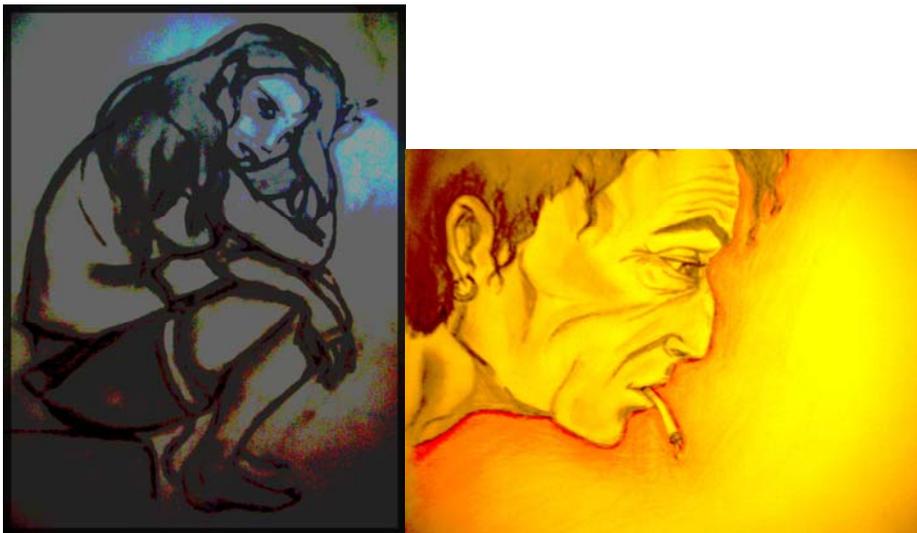


naître d'un pont

Ma lecture se fit en grande partie dans le train, accompagnée du sentiment de quitter un lieu et d'être emportée par une force qui nous est extérieure, vers l'inconnu. La modernité du livre et les aspects techniques se retrouvaient dans ce RER qui me transportait. Tout correspondait, les vies qui se croisent, montent ou descendent du train ; le rythme de l'écriture en accélération, dans l'urgence, se mariait avec le train qui s'ébranlait et les individus parfois pressés ; la foule de détails à observer sur le visage d'un homme. Seulement, rares sont les regards sincères, chaque être est sur une berge qui lui est propre, qu'il compose à son image pour se rassurer, seul, son humanité à la dérive. Et s'il suffisait simplement de construire un pont entre les hommes? Il serait leur humanité et naîtrait de leurs mains, au milieu d'un éternel chantier. Projet immense, mal définissable dans son amplitude, où une multitude de ponts naîtraient entre chaque être. Ce pont, Maylis de Kerangal l'a construit. Un pont fait de mots et d'émotions, où chaque personnage possède un passé, une personnalité, où chaque personnage est humain.



Katherine et Sanche

Le chantier met en parallèle leurs vies qui se construisent et se croisent

au fil de la construction du pont. C'est pourquoi l'on voit dans son roman l'évolution du pont, comme on voit l'évolution des liens qui se tissent. La vie reste inachevée, en chantier, en état de perfectibilité. Le pont, lui, sera accompli, au contraire des liens qu'entretiennent Katherine et Diderot, sans restriction ni temporalité. Leur amour est un pont qui les relie. Il peut s'effondrer comme il peut durer, fort. Paradoxe des termes "naissance d'un pont" : le pont est la métaphore de quelque chose de vivant ! Il naît, donc il meurt, ce qui nous amène à penser que la construction est prétexte à la naissance d'autre chose de plus essentiel...



Réalisé au pinceau sur feuille, couleurs retouchées. 16/03/11

Chaque personnage construit au fil du chantier des liens plus ou moins fragiles ou puissants, semblables à des ponts dont l'architecture se caractérise par leur personnalité propre et la relation qu'ils entretiennent. Si ces liens peuvent être précaires, les personnages qu'ils relient œuvrent tous autant qu'ils sont à la construction du pont, puissant et solide, reliant deux berges. C'est l'humanité entière que chacun construit en y mettant de "soi", et de "nous".

Naissance d'un Pont nous livre également une critique très virulente

de la société de consommation sous le signe de la mondialisation, dans laquelle la ville s'inscrit. [Money - Pink Floyd](#) Schématiquement, ce sont des prolétaires qui viennent construire un pont pour les riches. L'auteur met la ville de Coca, emblème de la mondialisation et du capitalisme, en relation avec le massacre des Indiens d'Amérique : la ville est fondée au prix d'horreurs décrites avec violence.

L'écriture est comme un océan déchaîné auquel nous ne pouvons résister, composé d'autant de nuances que les personnages eux-mêmes. L'ensemble est extrêmement composite : les innombrables termes techniques, le rythme en accélération, l'emploi de registres de langue multiples qui déroutent et pourtant coïncident avec la complexité du monde, ainsi que les instants de poésie où les images sont apaisées, ralenties. Cet effet de style peut être jugé trop lourd, pour qui ne s'arrête qu'à cet aspect. En effet, ce style si particulier nous lance dans une course passionnée, qui nous fait oublier l'aspect matériel des mots, les pages noircies, pour nous emporter dans un monde imaginaire plus vrai que nature, où les images défilent comme la vie qui passe. Au cœur de la construction matérielle, les portraits s'effacent presque, et l'on peut se demander alors si l'individu est aussi important que ce qu'il va produire.



L'auteur, dans le prolongement de sa critique sociale, nous montre que

l'humain est dénigré et mis à l'écart de notre monde, au profit des apparences et de la matérialité. C'est le sentiment qu'elle partage, et c'est pour s'opposer à cela qu'elle insiste sur les instants d'humanité dans son roman.

La fin n'est pas une résolution : deux êtres reliés par un pont fait d'amour, s'immergent nus dans le fleuve, comme un retour aux sources, une nouvelle naissance. [Les Amants du Pont Neuf](#) Leur nage unit les deux rives, exactement comme le pont qu'ils ont tous deux aidé à naître. La nage indienne est vue comme une réconciliation, un pardon demandé aux Indiens massacrés. Le pont est achevé mais rien n'est fini, aucune histoire, et surtout pas l'amour. On referme le livre... mais ce sont tous ses personnages qui continuent à vivre en nous, et l'on voit alors des ponts un peu partout, qui ressemblent aux [ponts de Rimbaud](#).

Manon Couëslan